



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

On porte beaucoup de pélerines à double collet et à larges pans sur le devant, n'ayant pour bordure que des dents découpées et doublées par l'étoffe même. Ces dents sont garnies d'une dentelle haute de quelques lignes seulement.

— Pour le matin on voit de ces pélerines ou canezouts en jaconas, ayant le dos froncé, et s'arrêtant au bas de la taille sous une ceinture de jaconas qui revient se nouer sur les bouts du devant. Ce genre est gracieux en négligé.

— Les collets rabattus ont tous les coins arrondis. On ne voit plus du tout de larges ourlets plats. Ils sont garnis de dentelle cousue aux bords de la broderie, ou de deux ou trois rangs de tulle potelé.

— Des bonnets de tulle ont pour garnitures des bandes de tulle festonné en grandes pointes. Ces pointes sont ornées tout au tour d'un

dessin à jour formant une chaîne de roues. Ce genre de broderie, mêlé dans des rubans rosés et légèrement découpés, est d'un joli effet.

— On voit assez de bonnets garnis en rubans vert-pomme. En général on place toujours deux touffes de rubans unis. Pour un bandeau pareil, quelquefois une troisième touffe ou nœud se place au sommet de la tête, et c'est de là que partent les brides. Les garnitures sont toujours légères et peu froncées.

— Au lieu de fichus noués autour du cou, on voit quelques colliers en coques de rubans formant ruches, et arrêtés sur le devant par un nœud.

— Les petits sacs en cachemire sont de mode. Ils ont quatre coins qui forment côtes, et sur les coutures des petites ganses d'or. Ceux en cachemire noir, semés de rosaces brodées en or et soie de couleur, sont fort élégans.

— Les ceintures en gros grains sont toujours chinées ou brodées en dessins de fantaisie. Au lieu d'être arrêtées par une boucle, on en voit qui n'ont qu'un seul passant un peu large, qui fixe trois coques pliées, qui dépassent du même côté.

— On porte encore des peignes d'écaille à galerie, mais beaucoup moins haute. Les femmes les plus élégantes préfèrent même des peignes qui n'ont qu'un large rebord, au-dessus duquel on fait passer les nattes ou mèches de cheveux.

— Des vases de très-bon goût pour consoles et tables de coin sont en composition noire, couverts de dessins rouges, à l'imitation des vases trouvés à Pompéï et à Herculaneum. On en voit de très-beaux chez M. PICHENOT, *passage de l'Opéra*.

— Pour flacons et autres objets de fantaisie, tels que cassolettes, urnes, etc., on emploie la pâte de riz exportée de la Chine, et qui produit de très-jolies choses.

— Un Chimiste a confié en dépôt les Cosmétiques suivans : Eaux blonde, châtain et noire, dans lesquelles il suffit de tremper le peigne pour teindre de suite les cheveux, moustaches et favoris ; une Pommade qui les fait croître ; l'Épilatoire qui fait tomber les poils du visage et des bras ; la Crème et l'Eau de Turquie qui blanchissent à l'instant même la peau la plus brune, et enlèvent toutes taches de rousseur. On essaie avant d'acheter. Prix : 6 fr. l'article. On envoie en province. Écrire, *franco*, chez M^{me} CHANTAL, rue de Richelieu, n° 67, au premier.



Jose Maria.



Le modèle du voleur espagnol, le prototype du héros de grand chemin, le Robin-Hood, le Roque-Guinar de notre tems, c'est le fameux Jose Maria, surnommé *el tempranito*, le matinal. C'est l'homme dont on parle le plus de Madrid à Séville et de Séville à Malaga. Beau, brave, courtois autant qu'un voleur peut l'être, tel est Jose Maria. S'il arrête une diligence, il donne la main aux dames pour descendre, et prend soin qu'elles soient commodément assises à l'ombre, car c'est de jour que se font la plupart de ses exploits. Jamais un juron, jamais un mot grossier; au contraire, des égards presque respectueux, et une politesse naturelle qui ne se dément jamais. Ote-t-il une bague de la main d'une dame : « Ah! madame, dit-il, une aussi belle main n'a pas besoin d'ornemens. » Et tout en faisant glisser la bague hors du doigt, il baise la main d'un air à faire croire, suivant l'expression d'une dame espagnole, que le baiser avait pour lui plus de prix que la bague. La bague il la prenait comme par distraction, mais le baiser au contraire il le faisait durer long-tems. On m'a assuré qu'il laisse toujours aux voyageurs assez d'argent pour arriver à la ville la plus proche, et que jamais il n'a refusé à personne la permission de garder un bijou que des souvenirs rendaient précieux.

On m'a dépeint Jose Maria comme un grand jeune homme de vingt ans, bien fait, la physionomie ouverte et riante, des dents blanches comme des perles, et des yeux remarquablement expressifs. Il porte ordinairement un costume de *majo* d'une très-grande richesse. Son linge est toujours éclatant de blancheur, et ses mains feraient honneur à un élégant de Paris ou de Londres.

On célébrait une noce dans une métairie des environs d'Andujar. Les mariés avaient déjà reçu les complimens de leurs amis, et l'on allait se mettre à table, sous un grand figuier, devant la porte de la maison; chacun était en disposition de bien faire, et les émanations des

jasmins et des orangers en fleur se mêlaient agréablement au parfum plus substantiel qui s'exhalait de plusieurs plats qui faisaient plier la table sous leur poids. Tout d'un coup parut un homme à cheval, sortant d'un bouquet de bois, à portée de pistolet de la maison. L'inconnu sauta lestement à terre, salua les convives de la main, et conduisit son cheval à l'écurie. On n'attendait personne ; mais en Espagne tout passant est bien venu à partager un repas de fête ; d'ailleurs l'étranger, par ses habillemens, paraissait être un homme d'importance. Le marié se détacha aussitôt pour l'inviter à dîner.

Pendant qu'on se demandait tout bas quel était cet étranger, le notaire d'Andujar, qui assistait à la noce, était devenu pâle comme la mort. Il essayait de se lever de la chaise qu'il occupait auprès de la mariée ; mais ses genoux ployaient sous lui, et ses jambes ne pouvaient plus le supporter. Un des convives, soupçonné depuis long-tems de s'occuper de contrebande, s'approcha de la mariée : « C'est Jose Maria ! dit-il. Je me trompe fort, ou il vient ici pour faire quelque malheur (*para hacer una muerte*). C'est au notaire qu'il en veut. Mais que faire ? le faire échapper ? — Impossible ! Jose Maria l'aurait bientôt rejoint. — Arrêter le brigand ? — Mais sa bande est sans doute aux environs ; d'ailleurs il porte des pistolets à sa ceinture, et son poignard ne le quitte jamais. — Mais, monsieur le notaire, qu'avez-vous donc fait ? — Hélas ! rien, absolument rien ! » Quelqu'un murmura tout bas que le notaire avait dit à son fermier, deux mois avant, que si Jose Maria venait jamais lui demander à boire, il devrait mettre un gros d'arsenic dans son vin.

On délibérait encore sans entamer la *olla*, quand l'inconnu reparut suivi du marié. Plus de doute, c'était Jose Maria. Il jeta en passant un coup d'œil de tigre au notaire qui se mit à trembler comme s'il avait eu le frisson de la fièvre ; puis il salua la mariée avec grâce, et lui demanda la permission de danser à sa noce. Elle n'eut garde de refuser, ou de lui faire mauvaise mine. Jose Maria prit aussitôt un tabouret de liège, s'approcha de la table et s'assit sans façon à côté de la mariée, entre elle et le notaire, qui paraissait à chaque instant sur le point de s'évanouir.

On commença à manger. Jose Maria était rempli d'attentions et de petits soins pour sa voisine. Lorsqu'on servit du vin d'extra, la mariée prenant un verre de montilla (qui vaut bien mieux que le xérès, selon moi), le toucha de ses lèvres et le présenta ensuite au bandit. C'est une

politesse que l'on fait à table aux personnes que l'on estime. Cela s'appelle *una fineza*; malheureusement cet usage se perd dans la bonne société, aussi empressée ici qu'ailleurs de se dépouiller de toutes les coutumes nationales.

Jose Maria prit le verre, remercia avec effusion, et déclara à la mariée qu'il la priaît de le tenir pour son serviteur, et qu'il ferait avec joie tout ce qu'elle voudrait bien lui commander.

Alors celle-ci toute tremblante et se penchant timidement à l'oreille de son terrible voisin : « Accordez-moi une grâce, dit-elle. — Mille ! s'écria Jose Maria.

— Oubliez, je vous en conjure, les mauvais vouloirs que vous avez peut-être apportés ici. Promettez-moi que, pour l'amour de moi, vous pardonneriez à vos ennemis, et qu'il n'y aura pas de scandale à ma noce.

— Notaire ! dit Jose Maria, se tournant vers l'homme de loi tremblant, remerciez madame. Sans elle je vous aurais tué avant que vous eussiez digéré votre diner. N'ayez plus peur, je ne vous ferai plus de mal. Et lui versant un verre de vin, il ajouta avec un sourire un peu méchant : Allons, notaire, à ma santé ! ce vin est bon et il n'est pas empoisonné. » Le malheureux notaire croyait avaler un cent d'épingles. « Allons ! enfans ! s'écria le voleur, de la gaité (*vaya de broma*) ! vive la mariée ! » Et se levant avec vivacité, il courut chercher une guitare et se mit à improviser un couplet en l'honneur des nouveaux époux.

Bref, pendant le reste du diner et le bal qui le suivit, il se rendit tellement aimable, que les femmes avaient les larmes aux yeux en pensant qu'un aussi charmant garçon finirait peut-être ses jours à la potence. Il dansa, il chanta, il se fit tout à tous. Vers minuit, une petite fille de douze ans, à demi couverte de guenilles, s'approcha de Jose Maria, et lui dit quelques mots dans l'argot des bohémiens. Jose Maria tressaillit : il courut à l'écurie, d'où il revint bientôt emmenant son bon cheval. Puis s'avancant vers la mariée, un bras passé dans la bride : « Adieu, dit-il, enfant de mon ame (*hija de mi alma*), jamais je n'oublierai les momens que j'ai passés auprès de vous. Ce sont les plus heureux que j'aie vus depuis bien des années. Soyez assez bonne pour accepter cette bagatelle d'un pauvre diable qui voudrait avoir une mine à vous offrir. » Il lui présentait en même tems une jolie bague.

« Jose Maria ! s'écria la mariée, tant qu'il y aura un pain dans cette maison, la moitié vous appartiendra. »

Le voleur serra la main de tous les convives, celle même du notaire, embrassa toutes les femmes, puis sautant lestement en selle il regagna les montagnes. Alors seulement le notaire respira librement. Une demi-heure après arriva un détachement de miquelets, mais personne n'avait vu l'homme qu'ils cherchaient.

Certain pauvre colporteur des environs de Campillo de Arenas conduisait à la ville une charge de vinaigre. Ce vinaigre était contenu dans des outres, suivant l'usage du pays, et porté par un âne maigre, tout pelé, à moitié mort de faim. Dans un étroit sentier un étranger, qu'à son costume on aurait pris pour un chasseur, se rencontre avec le vinaigrier, et d'abord qu'il voit l'âne, il éclate de rire. « Quelle haridelle as-tu là, camarade ? s'écrie-t-il ; sommes-nous en carnaval pour la promener de la sorte ? » et les rires ne cessaient pas.

« Monsieur, répondit tristement l'ânier piqué au vif, cette pauvre bête, toute laide qu'elle est, me gagne encore mon pain. Je suis un malheureux, moi, et je n'ai pas d'argent pour en acheter une autre.

— Comment ! s'écria le rieur, c'est cette hideuse bourrique qui t'empêche de mourir de faim. Mais elle sera crevée avant une semaine. Tiens, continua-t-il, en lui présentant un sac assez lourd, il y a chez le vieux Herrera un beau mulet à vendre. Il en veut 1,500 réaux, les voici. Achète ce mulet dès aujourd'hui, pas plus tard, et ne marchandé pas. Si demain je te trouve par les chemins avec cette effroyable bourrique, aussi vrai qu'on me nomme Jose Maria, je vous jetterai tous les deux dans un précipice. »

L'ânier resté seul, le sac à la main, croyait rêver ; les 1,500 réaux étaient bien comptés. Il savait ce que valait un serment de Jose Maria, et se rendit chez Herrera, où il se hâta d'échanger ses réaux contre un beau mulet.

La nuit suivante, Herrera est éveillé en sursaut. Deux hommes lui présentaient un poignard et une lanterne sourde à la figure. « Allons ! vite ! ton argent ! — Hélas ! mes bons seigneurs, je n'ai pas un cuarto chez moi. — Tu mens, tu as vendu hier un mulet 1,500 réaux que t'a payés un tel de Campillo. » Ils avaient des argumens tellement irrésistibles que les 1,500 réaux furent bientôt donnés, ou si l'on veut, rendus.

ALBUM.

M. J. Janin a publié deux volumes intitulés : *la Vie de Deburau le paillasse*.

— *La Coucaratcha* de M. Sue, est un recueil de pièces variées qui a été accueilli avec empressement par le public.

— M. Viennet vient de terminer un roman qui a pour titre *la Tour de Montlhéry*.

— M. Alletz, connu par ses *Esquisses de la Souffrance Morale*, vient de publier ses *Études Poétiques du Cœur*.

— Encore une nouvelle secte ! celle de M. Ch. Fourier, qui, parmi des systèmes assez incompréhensibles, promet encore comme M. Enfantin, d'émanciper les femmes. Cette attente d'une femme-messie est de nature à piquer l'émulation d'un sexe à qui, dans presque toutes les religions, fut dévolu le don de prophétie. On sait entre autres quel rôle important jouaient les femmes dans le culte de nos ancêtres gaulois. La femme-messie a aussi été le rêve d'un visionnaire et savant orientaliste, Postel, qui, vers le milieu du seizième siècle, rendit célèbre sous le nom de *la mère Jeanne*, une béate vénitienne, dont la *substance et corps spirituel étaient descendus en lui, et s'étaient tellement étendus par tout son corps, que c'était elle et non pas lui qui vivait en lui*.

— Jusqu'à présent le savon qui servait à blanchir le linge une fois dissous était perdu, et la blanchisseuse avait recours à l'épicier quand il fallait renouveler sa provision. Une nouvelle découverte est venue au secours de la buanderie ; on a trouvé le moyen de reformer le savon après sa dissolution ; c'est un épicier qui a trouvé ce procédé, nous ne pensons pas que ce soit lui qui l'ait publié.

— Dans le département de l'Indre, à Bondant, les habitants ont habitude de remplacer le maillot qui est en usage dans l'allaitement des enfans, par une méthode ingénieuse qui consiste à élever les nourrissons dans du son. C'est appliquer à l'espèce humaine le mode de conservation des vers à soie ; si, au lieu de lait, on donnait des feuilles de mûrier à ces élèves, peut-être arriveraient-ils à filer.

— Depuis quelques jours un modèle de voitures à vapeur est exposé au boulevard des Capucines, les chevaux de fiacre et de cabriolet galopent toute la journée pour y conduire les curieux. Pauvres bêtes qui ne se doutent pas que cette voiture va les mettre sur la paille!

— Un marchand de lorgnettes vient d'inventer des verres qui permettent de voir ce qui se passe derrière celui qui lorgne. Alors pour voir le spectacle, il faudra tourner le dos aux acteurs.

(ENTR'ACTE.)

Le succès des CANNES EN FER CREUX s'est propagé de Paris dans les départemens et à l'étranger avec une rapidité étonnante. C'est ce que constatent les demandes par correspondance et les visites journalières de MM. les commissionnaires en nouveautés que reçoit l'établissement, *rue Pétreille, nos 5 et 7, faubourg Poissonnière*, où ces produits sont retenus même à l'avance par la province et l'étranger.

Ces cannes ont, comme on sait, l'avantage de ne pouvoir se rompre, et d'imiter, tant par leur légèreté que par la perfection et la solidité du vernis, les plus jolies cannes en bois des îles, rotins et autres.

Elles se débitent à Paris dans plusieurs dépôts, entre autres chez M. SUSSE, passage des Panoramas; chez M. VERDIER, rue Richelieu, n° 95; chez M^{me} Foy, passage Vivienne, n° 59; chez M. DELEUIL, rue Dauphine, n° 24, etc.; ainsi que chez les principaux marchands de cannes de Paris et des départemens.

Outre les *grilles, balcons, rampes d'escalier, couchettes, échelles, rateliers*, etc., dont la *solidité* et l'*economie* sont constatées par une expérience de plusieurs années, on fabrique aussi en *fer creux laminé* des *bancs, chaises, fauteuils, tabourets et tables de jardin*, ainsi que des *lits et canapés* de différens prix. Ces meubles, vernis de manière à imiter les bois les plus recherchés, surpassent infiniment en élégance tout ce que l'on a vu jusqu'ici de mieux en ce genre, sans rien avoir des défauts qui font rejeter la fonte, c'est-à-dire de son extrême pesanteur et de sa fragilité. Les lits surtout, ainsi que les canapés, enrichis d'élégantes dorures, ne peuvent qu'ajouter à la magnificence des ameublemens les plus somptueux.

On peut se procurer tous ces produits, dont les derniers, à peine connus, n'ont jamais paru dans aucun bazar, soit à l'établissement de Paris, soit dans les succursales de la fabrique des fers creux laminés à Bordeaux et à Besançon.

A ce Numéro est jointe la planche 917.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre. Paris, 9 fr. — Départemens, 9 fr. 50, — Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens, n° 2, L.*, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS. — Imprimerie de DONDET-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.

Modes de Paris.

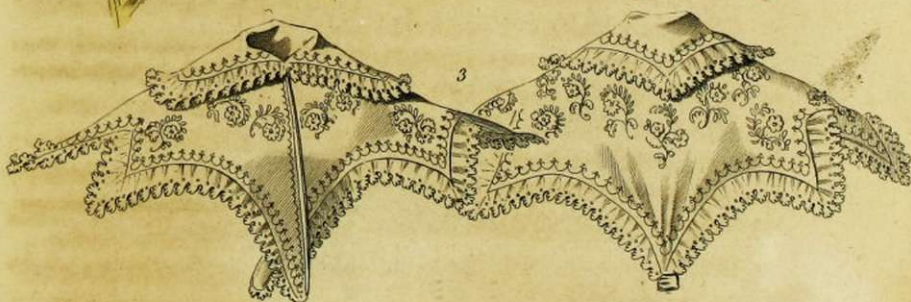
N.º 202 / 926.



1



2



3

Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Capucins N.º 21, près le passage de l'Opéra
 1 Chapeau en gros de Naples des M^{mes} de M^{me} Sauriet 2 Bonnet en imitation de point de
 Bruxelles des M^{mes} de M^{me} Sayan, rue Montmartre N.º 167 3 Canesou en Mousseline brodée des
 M^{mes} de M^{me} Bocheron rue de Choiseul N.º 10.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o. 24 près le passage de l'Opéra.
Chapeau en paille de riz des Misses de M^{me} Céline Martin place Vendôme. Redingote en
Noir avec ou sans Pélerine faite aussi dans les Nouveaux Ateliers de M^{me} Céline Martin.

Published by J and J Tucker